

Mon Mai 68

par Madame Mireille Polvé,
ENS Fontenay-aux-Roses

Je n'ai aucun souvenir précis personnel des événements de Mars à Nanterre, considérés comme le point de départ des événements de Mai 1968, ni même du début des événements de Mai 1968 à la Sorbonne et autres facs. La raison en est que j'étais alors en classe préparatoire (ce qu'on appelle maintenant Math Spé Bio) au lycée Fénelon, et en Mai commençait la série de concours pour lesquels j'avais, comme mes camarades, travaillé comme une bête pendant 3 ans.



J'étais logée, comme toutes les filles en classe préparatoire dans les grands lycées parisiens (majoritairement lycées de garçons), au Foyer des Lycéennes, rue du Dr Blanche dans le 16ème arrondissement. Dans ce foyer très bien équipé, il y avait des salons télé dans chaque aile, à chaque étage, mais encore une fois, j'étais tellement absorbée par les révisions finales que je ne prenais pas le temps d'aller regarder les journaux télévisés. Et je n'étais pas assez fortunée pour avoir mon propre transistor. Je ne percevais l'agitation qui montait dans les universités que durant les week end passés chez mes parents ou chez ceux de mon ami. Mais je n'y étais qu'assez peu attentive, c'était comme un bruit de fond.

Mon premier souvenir personnel est lié aux épreuves écrites des concours d'entrée aux ENS, début Mai. Les concours de l'Agrégation (de lettres, entre autres) étaient prévus à la même période mais des piquets de grève en avaient empêché le déroulement. Nous devions passer notre concours à la Bibliothèque Sainte Geneviève et nous nous y sommes rendus, remplis d'expectative, incapables de décider pour nous-même de boycotter notre concours et redoutant un peu de nous heurter à des piquets de grève. Mais ce concours d'entrée aux Ecoles Normales Supérieures, dont les promotions ne dépassent pas quelques dizaines de personnes n'intéressait visiblement pas les comités étudiants et personne ne s'est occupé de nous. Nous avons passé sans encombre ce premier concours.

Ensuite, toujours vu par le petit bout de la lorgnette d'une étudiante passant ses concours, j'ai souvenir de l'absence de transports en commun dans Paris et de la pénurie d'essence. Le problème des transports est devenu alors notre préoccupation principale, nous l'avons résolu en allant dans ma famille à 80km de Paris faire le plein. Et pour simplifier les problèmes de déplacements, j'avais quitté le foyer des lycéennes pour être hébergée chez mon ami. Bien sûr nous écoutions les informations tous les soirs commentant grèves et manifestations, mais je n'en garde aucun souvenir précis, toujours focalisée sur les concours.

L'interaction suivante entre la grande histoire de Mai 68 et ma petite histoire s'est produite lors du concours commun d'entrée dans les Ecoles d'Agronomie. Ce concours devait se passer à l'Institut National d'Agronomie de



Paris, Rue Claude Bernard, le lendemain des manifestations violentes de la rue Gay Lussac (10-11 Mai). Nous sommes arrivés, en voiture donc, le matin tôt (vers 7h) avons dû expliquer aux forces de l'ordre encore présentes la raison de notre présence dans cette rue. La rue n'était pas encore déblayée et des carcasses de voiture fumaient encore. Le Directeur de l'Ecole était devant la porte et nous faisait rentrer rapidement dans l'Ecole, afin que nous ne soyons pas confondus avec des manifestants attardés. Nous sommes restés cloîtrés dans l'Ecole toute la journée, sans sortir à midi pour déjeuner. Ce sont les élèves de l'Ecole qui sont allés acheter des sacs remplis de baguettes, des piles de jambon blanc et du fromage pour nos sandwiches. Et nous nous sommes dispersés rapidement dès la sortie des épreuves.

Enfin est arrivée la fin des écrits des concours. Et là, sans transition, nous avons plongé dans l'ébullition ambiante... mais d'une façon qui m'a toujours fait sourire depuis. En effet, si nous avons, comme tous les autres étudiants, passé nos journées



dans les amphis, à chercher comment réformer le monde... nous avons commencé par nous auto-convaincre que ce monde tournerait mieux s'il y avait plus de place d'admis dans les Grandes Ecoles où nous postulions. En contact avec les élèves déjà dans ces écoles qui depuis des semaines réfléchissaient à leur rôle dans la société, nous avons donc commencé par estimer une augmentation raisonnable du nombre d'admis et avons ensuite discuté et négocié cette augmentation avec les différentes Ecoles. Notre action a été globalement couronnée de succès et, un peu rassurés sur notre avenir proche nous avons pu élargir nos réflexions à des considérations moins égo-centrées.

De la mi-Mai à fin Juin nous avons passé nos journées dans les amphis de la Sorbonne et des Grandes Ecoles à réfléchir sur nos enseignements, sur ce que pourrait être notre rôle dans la société, sur le fonctionnement des entreprises où nous allions entrer, sur la liberté d'expression etc... Quels que soient les thèmes choisis, je n'ai fait qu'écouter des discussions sans fin un peu désordonnées et des prises de parole parfois violentes. Il y avait certes parfois des remarques ou commentaires que je trouvais très pertinents, mais sur lesquels je n'avais pas le temps de réfléchir et qui étaient chassés par un autre commentaire. C'était passionnant et frustrant. J'ai découvert le verbiage des militants des différents sous-groupes à l'UNEF, les prises de parole véhémentes de représentants trotskistes, maoïstes, etc. J'en garde un souvenir extrêmement confus et je ne me souviens d'aucun sujet spécialement. Mais j'étais ravie et très excitée de participer à ce bouillonnement.

Dans l'après-midi et le soir, nous allions manifester, mais là encore je ne me souviens plus des raisons, des mots d'ordre de ces manifestations. Bien sûr j'ai crié « libérez nos camarades », « CRS-SS » « 10 ans ça suffit » « à bas la censure », le pouvoir aux étudiants/aux travailleurs ». Je me souviens seulement que, si les débuts de manifs étaient joyeux et bon enfant, dès que je voyais un manifestant plier un poteau signalétique pour s'en faire un pilon, dès que j'entendais le bruit sourd de pavés qu'on essaie de desceller et à fortiori dès que je sentais l'odeur piquante des gaz lacrymogènes, je quittais rapidement le cortège par les rues adjacentes et rentrais car j'avoue que je n'avais aucun goût pour l'affrontement.



D'autre part, nous (un groupe d'étudiantes du foyer des Lycéennes) allions à l'Ecole des Beaux-Arts, sur les quais de la Seine, chercher les affiches qui étaient créées chaque jour et dont il fallait organiser le collage et la diffusion. Cette distribution était très bien organisée, il fallait indiquer à quel collectif on appartenait et dans quel quartier nous nous propositions de faire l'affichage. J'avoue avoir gardé quelques-unes de ces affiches, en souvenir, alors qu'il était entendu que nous devions toutes les coller.

Une manifestation m'a beaucoup marquée, remplie d'exaltation, c'est le meeting du stade Charlety le 27 Mai, lancé à l'initiative des étudiants de l'UNEF et du PSU je crois. En effet, l'atmosphère était vraiment spéciale et on ne pouvait pas rester indifférente au milieu d'un stade bourré de monde, regardant défiler sur la piste les différents partis et syndicats : les anarchistes, drapeau noir au vent, les groupes d'extrême gauche. Nous avons aussi écouté plus ou moins religieusement les discours et harangues de quelques leaders politiques. Le discours du secrétaire général de FO m'a laissé un souvenir mitigé de récupération politique et de populisme. Par contre la discrétion et la personnalité de Pierre Mendés France m'avaient beaucoup impressionnée car il ne faisait ni racolage ni démagogie, mais essayait seulement par sa présence de faire un lien entre nous -la jeunesse désordonnée et bouillonnante à la recherche de changements- et le monde politique et syndical qui jusque-là était au mieux débordé, au pire contre cette agitation estudiantine (voir les prises de position du PC).

Le même jour, les accords de Grenelle avaient été négociés, mais les propositions avaient été rejetées par les syndicats et la grève générale continuait. L'atmosphère était grisante, nous avions l'impression de pouvoir tout changer. La « fuite » de de



Gaule en Allemagne avait amplifié cette sensation.

Mais la manif sur les Champs Elysées des partisans de l'ordre nous a choqués et consternés, nous avons tellement l'impression que tout le monde était en phase ! Quelle naïveté de notre part !

Dés le début du mois de Juin, nous avons ressenti une impression de dégringolade : tout doucement des grèves cessaient, les activités reprenaient, en même temps les manifestations devenaient plus violentes, impliquant aussi plus le monde ouvrier et nous n'y participions plus.

Nous passions encore nos journées soit dans les amphis, soit la tête dans nos transistors... alors que nous aurions dû être en train de réviser pour nos oraux de concours ! Il est vrai que tout était encore bloqué de ce côté-là, nous n'avions aucune nouvelle de nos résultats de l'écrit et de nos admissibilités aux oraux.

A la mi-juin, les cours ont repris dans les lycées, les facs ont été évacuées. Nous nous sommes remis à penser à notre avenir proche.

Fin juin, les élections législatives nous ont fait l'impression d'une douche froide : après avoir crié « 10 ans cela suffit », nous avons compris que c'était reparti pour encore quelque temps.

Nous avons enfin été informés de nos résultats des écrits et des dates des oraux : j'étais admissible à tous les oraux, par contre mon ami allait devoir redoubler. La fête était finie et je suis rentrée chez mes parents pour me remettre à réviser. La veille du premier de mes oraux, ma mère m'a conduite en voiture prendre le train pour Paris... mais un refus de priorité de la part d'un automobiliste pressé m'a envoyée en ambulance à l'hôpital de Chartres. J'ai pu néanmoins regagner Paris dans les temps et passer mes oraux. Objectivement, je pense que ma blessure, assez déstabilisante et qui m'a causé quelque fièvre et douleur les premiers jours, m'a finalement plutôt aidée car, me voyant arriver avec une jambe raide et un gros pansement, les examinateurs commençaient par me demander ce qu'il m'était arrivé, et le temps passé à cet échange raccourcissait d'autant la durée de mon interrogation en même temps que

cela attendrissait lesdits examinateurs. Ceci a été particulièrement clair pour les concours où se présentaient très peu de filles, comme le concours de l'Agro. J'y ai obtenu ma meilleure note de toute ma vie en math !

Enfin vers le 20 Juillet tout était fini et j'ai pu envisager de partir en vacances. J'avais prévu cet été-là, de partir avec mes parents en Algérie, pour rendre visite à mon frère alors professeur en coopération. Mes parents avaient été difficiles à convaincre car ils estimaient que j'étais « trop grande » pour aller encore en vacances avec eux. Et finalement, le report des oraux de concours leur a donné une bonne raison de ne pas m'emmener : ils ne pouvaient pas m'attendre, ayant fait leurs réservations de transport de la voiture sur le ferry à Melilla. Ils sont partis vers le 14 juillet sans moi.

J'ai décidé alors, impromptu, d'accompagner mon ami et son cousin, qui partaient en 2CV faire un périple en Cappadoce. Nous avons donc parcouru Paris – Istanbul en passant par Venise, la côte dalmate, Sarajevo. Puis nous avons exploré le plateau anatolien, les paysages de Cappadoce, les bords de la Mer Noire, mais ceci est une autre histoire.

Mes parents étaient inquiets de me savoir partie sans avoir attendu les résultats finaux des concours et sans savoir donc dans quelle école je serais admise.... mais j'étais persuadée que je serai reçue quelque part. Effectivement en Aout j'en ai trouvé la confirmation : je pouvais aller à l'Agro ou à l'ENS de Fontenay. Et je suis encore surprise de ma décision, prise en 5 mn : alors que j'avais préparé le concours de l'Agro plus que celui de l'ENS, j'ai finalement paniqué à l'idée de devenir « chef » dans une usine agroalimentaire, d'avoir à « produire » être rentable, avoir à commander d'autres personnes. Et j'ai choisi l'ENS, ce dont je n'ai fait que me féliciter tout au long de mes études et de ma carrière. Peut-être ce refus d'être en position de devoir commander était déjà un effet de cette atmosphère de Mai 68.

Je suis rentrée à l'ENS de Fontenay aux Roses début Septembre et découvert ses bâtiments, son fonctionnement et nos encadrantes. Je n'étais pas complètement perdue puisque ma cousine y était élève en 4eme année (en philosophie). J'ai particulièrement apprécié recevoir mon premier salaire d'élève-professeur stagiaire.

Par contre, si l'Ecole a fait sa rentrée à la date normale, il n'en était pas de même du côté de l'Université où l'agitation de Mai 68 avait laissé des traces. Donc, nous avons commencé par travailler dans les spécialités que nous avons choisies (pour moi



les Sciences de la Terre) avec les assistantes qui étaient à notre disposition, très compétentes et très dévouées. Je me souviens en particulier de Françoise Gasse, très proche de nous. Par contre, l'esprit de Mai 68 n'avait pas ou peu modifié les principes de la Direction. Un exemple : nous étions en contact avec nos homologues garçons de l'ENS de St Cloud qui comme nous attendaient la reprise des cours à la Fac. Leur assistant en géologie ayant organisé une excursion géologique, nous avons souhaité pouvoir y participer et il nous été répondu sèchement que « nous n'avions pas à avoir de contact avec ces messieurs ». Quelle déception !



Enfin en Octobre les cours ont repris à la Sorbonne. Quelle surprise de découvrir le comportement de certains de nos professeurs : ils arrivaient, accompagnés d'un de leur assistant qui portait le sac du Maître, essayait le tableau, préparait les documents à montrer, portait le rétroprojecteur etc. Clairement les mandarins avaient survécu à Mai 68 !

Suivre les cours en Sorbonne, c'était subir la tentation de passer en sortant des cours rue Champollion avec ses salles de cinéma d'Art et Essai. Après 3 ans du régime classe préparatoire, je trouvais que tout était facile en cours et que nous avions peu de travail personnel à faire. Ayant aussi enfin quelque argent, j'ai donc commencé par faire une cure intense de cinéma.

A l'ENS je partageais une chambre avec une autre géologue, nous nous entendions bien et cohabitons sans problème. L'Ecole avait une vie culturelle intéressante : j'y ai, par exemple, assisté à un concert de Barbara. La taille de la salle nous permettait une belle proximité avec cette artiste et j'en garde un souvenir ému. J'ai aussi profité de la présence à l'école de ma cousine et ai passé pas mal de temps avec elle et ses copines à écouter leur discussions philosophiques ou linguistiques. Néanmoins, et bien que ma cousine et ses amies m'aient expliqué combien le règlement intérieur de l'Ecole s'était assoupli après toutes les concertations de Mai 68, j'ai trouvé que l'équipe d'encadrement était assez coincée, encore attachée à un état d'esprit un peu puritain de protection de nos moralités. Après l'effervescence de Mai 68 le contraste n'en était que plus frappant et plus difficile à supporter.

J'ai eu de plus en plus tendance à rester chez mon ami à Boulogne jusqu'à, vers Pâques, m'installer définitivement chez ses parents et en deuxième année je me suis « externée » en prenant un petit studio dans le 1^{er} Arrondissement, diminuant d'autant mes interactions avec l'ENS puisque la majorité de nos cours se passaient à l'Université Paris VI à la Sorbonne puis à Jussieu (dans les premières tours construites).

Avec le recul, je dirais que j'ai vécu Mai 68 en étant plus observatrice et auditrice qu'active à l'ébullition ambiante. Après mes années lycée, baignées dans le conformisme de la société d'alors et après mes années de classe préparatoire où je n'ai rien fait d'autre que travailler, ce bouillonnement, ces rencontres étaient autant de fenêtres qui s'ouvraient toutes en même temps, me laissant un peu perdue au départ. Et c'est plus tardivement que j'ai senti personnellement les changements d'état d'esprit découlant du foisonnement de Mai 68 et que je me suis sentie motivée pour faire avancer des changements dans notre société, en particulier pour nous les femmes.



Les années 70 ont continué, dans la société comme dans mon évolution personnelle, tout ce qui a été réveillé durant Mai 1968 et ont été riches en combats estudiantins contre les injustices, contre l'autoritarisme, contre ...etc. Plus personnellement, avec mes amies, nous avons pris conscience des limitations plus ou moins insidieuses qui étaient imposées aux filles et du chemin qu'il nous restait à parcourir. Les années 70 ont vu aussi la traduction dans les lois de l'effervescence de Mai 68. C'est en 1974 que la contraception a été libéralisée et la pilule remboursée par la Sécurité Sociale. C'est en 1975 que la loi sur IVG a été votée (Merci Mme Veil). C'est aussi en 1975 que la loi a permis aux femmes de conserver leur nom patronymique lors de leur mariage.

Comme beaucoup je lisais Libération, j'ai soutenu le journal « Politique Hebdo », même quand ce journal ne pouvait plus paraître faute de moyens, J'ai fréquenté le théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, les cafés-théâtres, j'écoutais Evariste, Jean Max Bruat, Gilles Servat, Brigitte Fontaine et Areski, Colette Magny, mais aussi Bob Dylan, Joan Baez, Graeme Allwright. J'adhérai aux idées d'autogestion défendues par le PSU et Michel Rocard, était contente de soutenir les SCOP qui naissaient, j'étais très sensible aux arguments de René Dumont, écologiste avant l'heure, passionnée par l'exemple éducatif d'A. Sutherland-Neill avec « Libres Enfants de Summerhill », lisait les écrits de K.S.Karol, de Noam Chomsky, etc etc.

Début 1972, j'ai eu mon premier poste à l'Université Paris VII (Université enfantée après Mai 68). Le laboratoire où je travaillais était une structure nouvellement créée, avec un Directeur jeune et nous étions tous à peu de chose près du même âge, nous avons grandi, muri, sommes passés de jeunes adultes à jeunes couples avec enfants à peu près tous en même temps. Nous avons énormément discuté remettant en cause les

relations classiques hommes-femmes, les partages des responsabilités dans le couple, les notions de fidélité, de liberté etc. Dans ce microcosme, mes copines et moi nous sommes beaucoup aidées mutuellement dans nos processus individuels d'évolution. Nous nous sommes appuyées sur des livres écrits par des femmes, décrivant nos mal-être, nos manques de confiance, nos frustrations bien mieux que nous n'arrivions à le faire. Nous discutons de ce qui pouvait venir de notre conditionnement via l'éducation et la société dans le manque de confiance que nous avons toutes. Quand l'une de nous trouvait un bouquin de ce type, elle le lisait (bien sûr) l'annotait, le passait à une autre etc. J'ai ainsi un ou deux livres qui ont 3 types d'annotations. Cette décennie a été fondamentale dans ma construction, comme elle l'a été pour beaucoup de mes ami(e)s et toutes les idées qui y ont été développées ont poussé dans le terreau de Mai 1968.

Il peut être tentant de faire des parallèles entre le cadre et les années précédent Mai 68 et l'époque actuelle. Je n'y vois qu'un seul point commun : le sentiment de contrainte subi par les individus. Pour la jeunesse d'alors, la société pré-Mai 68 était très conformiste et pesante, avec beaucoup d'interdits, certains clairement exprimés tels que le port du pantalon pour les filles pour aller au lycée (valable dans mon lycée jusqu'en 1965) ou le droit à une certaine liberté sexuelle, surtout pour les filles, d'autres plus insidieux (la difficulté à avoir des informations sur le contrôle des naissances alors que le Planning familial existait déjà). L'information était contrôlée principalement par l'ORTF il y avait très peu de possibilité d'exprimer des diversités. On devait faire comme nos parents et l'atmosphère dans la société était pesante et très ennuyeuse. Par contre nous n'avions pas d'angoisse d'avenir, nous savions que nous trouverions du travail.



Maintenant le conformisme est présent aussi mais de façon plus complexe car il donne à chacun l'impression d'être libre. Et ce n'est plus un Ministère de l'Information qui le transmet, mais les médias, internet, les grandes multinationales. Sous une apparence de diversité il est tout aussi contraignant pour les individus qui se sentent dépossédés de leur libre arbitre et de leur pouvoir d'action. Mais la société actuelle est beaucoup plus inconfortable et stressante pour les jeunes, ce qui éteint peut-être un peu la capacité d'inconscience et d'optimisme qu'il faut pour commencer un nouveau « Mai 68 ».

On reproche aux « soixante-huitards » d'avoir exacerbé l'individualisme et je ressens cela comme une critique injuste. Il ne faut pas

mélanger « respect de l'individu » et « individualisme ». Les idées défendues en Mai 68 prônaient le respect de l'individu face à la société, mais elles étaient empreintes de générosité et d'altruisme. C'est sous l'influence des années « fric » des années 80, où l'économie, qui était un gros mot en 68 est devenu un mantra, que s'est développé un individualisme forcené avec son goût pour la réussite visible, plus que pour l'épanouissement personnel.

Et maintenant, 50 ans plus tard, je suis un peu amusée mais surtout très heureuse de voir revenir des idées et des modes de réflexion que nous avons alors puis qui ont été oubliées (même par nous), chassées par le consumérisme et que les jeunes générations découvrent. C'est un bain de jouvence et une source d'espoir. Les SCOP fleurissent, les notions de partage, le besoin de consommer moins, de respecter la nature gagnent du terrain et semblent évident à de plus en plus de gens. Il est plus facile maintenant, avec l'existence d'Internet, de reprendre le contrôle de sa vie et de sa façon de consommer, de développer des initiatives individuelles ou de petites collectivités. On retrouve des idées d'autogestion et l'avenir est plus enthousiasmant au niveau des citoyens qu'au niveau des dirigeants, quels qu'ils soient.

Ce renouveau n'est-il pas la meilleure façon de célébrer les 50 ans de Mai 68 ?

Mireille Polvé

Le 10 avril 2018

Photographies de la fontenaisienne Catherine Valogne prises à Paris le 6 juin 1968.

Merci à Madame Christine de Buzon et à l'Association des élèves et des anciens élèves des ENS de Lyon, Fontenay-aux-Roses et Saint-Cloud.

Pour tout renseignement :

Archives municipales de Fontenay-aux-Roses

75, rue Boucicaut

92 260 FONTENAY-AUX-ROSES

01 41 13 21 12

david.descatoire@fontenay-aux-roses.fr